

DE LA CULTURE EN GÉNÉRAL ET DES BÉBÉS EN PARTICULIER

*par Patrick Ben Soussan**

*Dénonçant les risques de « gavage » précoce ou les tentations
d'accumuler pour l'enfant des « produits » culturels,
Patrick Ben Soussan montre que la culture
n'est pas l'acquisition de biens,
mais qu'elle s'approprie dans l'échange, la rencontre.
Il souligne l'importance des parents
et des processus de transmission.*

« Chacun cherche son chat »

« **U**n meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits : ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés ; ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot. " Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble : pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim ". » Ainsi débute ce conte de Perrault qui verra, aux détours de rocambolesques aventures, le

Chat Botté devenir grand seigneur et le plus jeune des fils du meunier se changer en Monsieur le Marquis de Carabas, futur gendre du Roi. Dans sa moralité, qui concluait son conte en prose, dès sa première version de 1697, Perrault ajoutait :

« Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir faire
Valent mieux que des biens acquis. »

Avouez qu'il fallait quelque audace, sous le règne du Roi Soleil, grand apôtre de l'absolutisme de droit divin, pour mettre en cause le rang de la fratrie et les charges héritées.

* Pédiopsychiatre, Praticien hospitalier au Centre Hospitalier de Libourne.

Le Brecht de « Mère Courage », dont on n'ignore guère les sympathies politiques, fort peu royalistes, assurait, dans les années 1950, que « la culture, qui est superstructure, ne doit pas être considérée comme une chose, un bien... mais comme un facteur d'évolution, et surtout, comme un processus ».

Nos parents nous lèguent ainsi de drôles de chats que parfois nous gardons, notre vie durant, en travers de la gorge. Ou de plus respectueuses vertus. Mais tous nous héritons, dans un ténébreux fouillis, d'une histoire et d'une culture. De quelques gènes, aussi. D.W. Winnicott le soulignait : « On ne peut parler d'un homme qu'en le considérant avec l'accumulation de ses expériences culturelles... En utilisant le mot " culture ", je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons ».

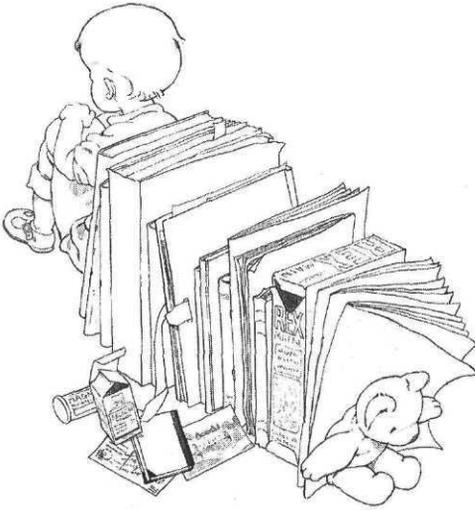
Dès lors, que nous héritons d'un grand nom, d'une grande fortune, d'une grande beauté ou d'un grand malheur, une si funeste destinée voire des petites choses, anodines, sans valeurs ou plus authentiques, ce que l'on tient des générations précédentes, se résout avant tout en ces traces du passé que nous conservons en nous, parfois par-devers nous, parfois à notre insu. Nous sommes, tout bébés, avant même que de naître, tombés dans la grande marmite culturelle : nous sommes issus d'un bouillon de culture, avec ses parfums singuliers, ses couleurs, ses goûts,... Nous avons été pétris de culture et nos bouilleurs de cru de parents ont tenté, à leur façon, unique, d'extraire la part des anges de leur histoire et de nous la transmettre.

Tout dégoulinants de culture, nous sommes tombés au monde et ce monde alors, entièrement, s'est fardé de ces oripeaux ou de ces riches étoffes que l'histoire et la culture nous ont tricotés.

R. Linton, anthropologue américain, avait coutume d'utiliser à ce propos une métaphore parlante : si les poissons se mettaient à penser, le dernier élément dont ils prendraient conscience serait l'eau. Nous héritons de curieux chats et nous voilà, comme des poissons dans l'eau, à vivre la culture comme un double, une ombre, « dont la perte ne peut être compensée » assure Tobie Nathan, un des grands maîtres de l'ethnopsychiatrie. Il en va ainsi des processus de déculturation - comme si, de notre enveloppe culturelle, nous détachions des parts - ou d'acculturation - comme si d'autres enveloppes culturelles venaient recouvrir la nôtre - qui sont autant d'éléments d'appauvrissement et d'égarement au sens où le chemin de la vie est semé, rythmé, de ces petits cailloux culturels, braises vives, qui tracent la route, l'indiquent, la balisent et l'illuminent.

La caverne d'Ali Baba

Dans *The Little White Bird*, roman paru en 1902 et qui préfigurait le *Peter Pan* futur, J.M. Barrie rapporte qu'à la naissance les enfants sont d'abord des oiseaux qui perdent ensuite leurs ailes, tout en conservant le désir d'un impossible envol. Ces « voyageurs ailés », « exilés sur le sol » (Baudelaire) auraient, comme l'énonce le Talmud, perdu à la naissance ce savoir infini dont ils étaient dépositaires. Leur soif de connaissance serait ainsi intarissable. « La nidation culturelle », si chère à Tony Lainé, ce psychiatre amoureux des livres et des bébés, confère au tout-petit une sécurité de base, une enveloppe protectrice, une « enveloppe d'identité » écrit Tobie Nathan. L'enfant s'élève en ce nid, qu'il ne quittera jamais vraiment. L'enfance s'érige en ce lieu, « lieu de réserve » dit D.W. Winnicott, lieu « trouvé-crée-investi » qui « n'est pas une possession du sujet » mais « fait partie de lui ».



Liberté Nounours, ill. A. Bozellec,
Gallimard/Le Sourire qui mord

Cette « aire de l'expérience culturelle », ce « lieu où mettre ce que nous trouvons » est aujourd'hui surchargé d'objets que l'on dit culturels. D'objets inanimés - livres, peinture, théâtre, expression corporelle, éveil musical - qui n'ont d'âme que celle qu'on leur prête. D'objets à consommer, dans une oralité frénétique. « Donnons tout à notre bébé, qu'il ne manque de rien, ensemblons sa vie » ; de l'engrais culturel, rien de plus. Des bébés pensés comme des plantes ou des oies, à fertiliser ou à gaver. Des bébés à enrichir, comme un merveilleux - et rare - placement à faire prospérer. Des acquis culturels, des biens culturels - et Brecht de se retourner dans sa tombe - à acheter - car tout se paye bien sûr, et rien n'est gratuit dans ce commerce des objets culturels de la petite enfance, si tôt débuté !

En Afrique, on rapporte qu'il faut envelopper les bébés de beau, belles paroles et beaux atours, pour ensemencer leur vie future. Ici, avant même leur naissance, on les inscrirait à l'Université, tant on est persuadé de leurs compétences, extraordinaires,

à faire fructifier au plus tôt : diffusons Mozart au fœtus, apprenons-lui des langues étrangères, à quelques semaines proposons-lui quelques exercices de mémoire, offrons l'Imagier des Arts, une place au Jardin des Sons, aux Bébés Nageurs, aux Peintres en Herbe,...

Notre civilisation du malaise prône l'apprentissage précoce, le supplément de culture - et non d'âme - la valeur ajoutée des « pré-acquis culturels ». Le bébé est une « ardoise vide », une « cire vierge » (qu'Aristote l'affirme, trois siècles avant Jésus-Christ, passe encore !) à remplir. Qu'abondent ses biens culturels serait le précepte numéro Un du nouvel art d'avoir de beaux enfants. Avoir, voilà bien une vérité moderne, avoir comme posséder, comme patrimoine. Il ne s'agit plus d'être mais d'avoir. Avoir toutes les chances de son côté, pour avancer dans cette vie si pleine d'embûches, de chômage, de maladie, d'insécurité. Préparons au plus tôt nos petites pousses - cela s'appelle de la puériculture, la culture des bébés.

Mais le « Il faut cultiver son Jardin » du *Candide* de Voltaire, évoquait d'autres labours, éminemment plus enrichissants. En ce lieu fertile en fleurs de vie et en fruits d'avenir, il conviendrait pour le moins de faire l'éloge de la paresse, de musarder sur ces petits chemins du développement précoce aux senteurs éternelles, de chanter quelques vieilles rengaines, de se distraire d'un rien, d'apprendre du vent, des étoiles, des couleurs, de l'ombre et de la lumière, des décors urbains, des odeurs d'ici ou d'ailleurs,...

Et surtout d'apprendre de l'autre ; de sa présence, de ses mots - ou ses silences - de ses gestes. De ce qui le fait, le fonde, être humain, de parole, d'histoire et de culture.

« Ce que tu as hérité de tes parents, fais-le tien pour pouvoir l'acquérir » assure le Goethe de *Faust*.

L'héritage culturel s'approprie dans la rencontre avec l'autre et les parents sont - envers et contre tous - des « éveilleurs » de

culture et de grands entremetteurs. Ils n'ont qu'à être. Pleinement. C'est le plus grand bien à souhaiter à tous les bébés, aux aubes naissantes du 3^e millénaire.

Le bébé n'a guère besoin de biens culturels. Il a droit à une histoire, une culture, et les parents ont, à son égard, un devoir de transmission. Dès lors, il faut qu'ils soient reconnus et accueillis dans la culture dans laquelle ils ont été élevés, qu'ils ne reproduiront pas mais transformeront, à leur guise. La transmission culturelle n'appelle aucune acquisition, pédagogique, artistique, esthétique, gastronomique ou autre. Elle épelle le réel et présente le monde au bébé grandissant. Le

« processus » de Brecht est ici à l'œuvre, comme l'usage sémantique par D.W. Winnicott de participes substantivés (playing, holding, experiencng,...) qui disent le mouvement, l'action, plutôt que le produit fini.

L'exposition culturelle, s'exposer à la culture, la sienne, en devenir, et celle de l'autre, ne peut se penser hors la créativité, « inhérente au fait de vivre » conclurait Winnicott. Soyons créatifs, cultivons notre différence et laissons aux 40 voleurs la caverne aux 1001 richesses et autres biens faits culturels. Les parents - Aladin d'aujourd'hui - peuvent croire en d'autres génies et avant tout, en ceux qu'ils sont. ■



Berceuses, ill. P. Dumas, L'École des loisirs